

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Coloured pages/
Pages de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Pages damaged/
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title on header taken from:/
Le titre de l'en-tête provient:

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments:/
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

J. H. B. pte

LES

SOIREE CANADIENNES

RECUEIL DE LITTÉRATURE NATIONALE.

“Hâtons-nous de raconter les délicieuses
histoires du peuple avant qu’il les ait
oubliées.”

CHARLES NODIER.

II. Livraison-NOVEMBRE.

SOMMAIRE

LES MISSIONS MICMAQUES. —Manuscrit de.....L'ABBE MAILLARD.

QUEBEC

BROUSSEAU FRERES, EDITEURS,

7, Rue Basde, Haute-Ville.

1863.

de grand matin je fis hisser la flamme de la chapelle pour donner signe d'assemblée chez le second chef. Je fis en même temps aller deux jeunes sauvages avec mon garçon dans toutes les cabannes pour donner avis que la flamme hissée n'étoit pas pour la messe, mais pour leur faire connoître qu'il falloit que nous nous assemblions tous au plutôt chez le second chef; tous les hommes ne tardèrent pas à s'y ranger, et moy aussi. Ils me dirent : " Sans doute, mon Père, que tu as quelque nouvelle d'importance à nous apprendre, ou quelque sérieux avis à nous donner, puisque tu prends toy-même la peine de nous faire assembler de si grand matin."—" C'est l'un ou l'autre, leur dis-je, mes enfans." Un chacun prit sa place et se tut. Comme nous étions dans ce temps-là à la veille de perdre Louisbourg, je m'abstins bien de leur dire alors tout ce que je leur aurois dit dans une autre conjoncture : j'avois grande envie qu'à la faveur de quelque nuit fort obscure, ils pussent se rendre à la ville; qu'au moins ils pussent se joindre à un détachement de françois qui les attendoit dans les bois de Miré, commandé par M. Beaubassin de La Vallière. Je ne voulus donc d'abord que leur proposer la lecture des réglemens faits par leurs chefs mêmes, et par les autres vieillards de leur nation depuis cinq ans, en présence de M. de Bourville, lieutenant de Roy, et commandant alors en l'absence de M. de Saint-Ovide de Broullan, et en présence de plusieurs autres officiers, au Port Toulouze, lors de la distribution des présens que le Roy a la bonté de leur envoyer tous

les ans ; réglemens que je demandai alors qui fussent faits, par rapport au dérangement de conduite que je voyois dans presque tous les jeunes gens de la nation ; dérangement, j'ose dire, qui n'auroit pas manqué de nous devenir funeste aussi bien qu'à eux, si je n'avois pas pris, de concert avec M. de Villejoins, qui pour lors commandoit au Port Toulouze, ces précautions ; e'est de quoy je vais bientôt vous parler. Je leur dis donc avec autant de tranquillité qu'il me fut possible d'en affecter les airs dans mon geste, dans mes paroles et sur mon visage : " Mes enfans, nous nous trouvons aujourd'huy dans des circonstances plus tristes et plus fâcheuses que je ne puis vous l'exprimer. Si Louisbourg est pris, toute l'Isle Royale, vous n'en doutez pas, est dévolue aux Anglois : or il y a grande apparence que Louisbourg va tomber en leur pouvoir ; s'ils ne l'ont pas par la force de leurs armes, ils l'auront par famine. Ce n'est pas que tous les officiers, tous les soldats et tous les autres françois qui y sont ne fassent de généreux efforts pour repousser l'anglois, et ne mettent tout en œuvrè jour et nuit pour ruiner les travaux du dehors, pour ne le pas laisser approcher trop près des murailles de la ville, enfin pour ne s'en pas laisser surprendre. Vous venez d'apprendre de quelle façon cinq cents hommes de l'armée angloise conduits par Brastrie à l'Islet à la faveur d'une brume épaisse qui rendoit la nuit très-obscurè, pour en surprendre la garnison, et la passer tout au fil de l'épée ; vous venez d'apprendre, dis-je, de quelle façon elle y a été reçue : une grande partie de cette troupe y a fort

misérablement péri. C'est ainsi qu'il faut se défaire de son ennemi, et non autrement. Le françois a employé contre eux le fer et le feu, et n'a cessé d'en faire carnage, que quand il a vû qu'on luy demandoit quartier. Alors il a fait bon quartier à tous ceux des mains de qui il a vû tomber les armes Il les a faits prisonniers ; il les garde pour en faire échange. Voilà, mes enfans, comme se fait légitimement, raisonnablement et noblement la guerre. On doit en ce cas être toujours bien disposé à se défendre contre tout ennemi qui attaque, à repousser la force par la force, la finesse et la ruse de l'ennemi par d'autres finesesses et d'autres ruses dont on peut très-légitimement se servir dans ces occasions ; on peut également prévenir l'ennemi, et l'attaquer avant qu'il nous attaque. Nous demande-t-il quartier, en mettant bas les armes ? donnons-le-luy : il s'avoue par là vaincu, et nous reconnoît en même temps pour être les vainqueurs ; mais assurons-nous-en de telle sorte qu'il ne puisse nous nuire, quelque envie, quelque dessein qu'il en eût. Appliquons-nous à tirer adroitement de luy des connoissances qui peuvent nous être nécessaires ; faisons-le de telle sorte que luy même ne s'en aperçoive pas, parce qu'en s'en apercevant il pourroit mieux réussir à nous tromper ; cachons-luy tout ce que nous sommes, et jamais ne luy donnons notre confiance. S'il y a des cas où on soit comme nécessité à ne pas laisser vivre les prisonniers à qui on a fait quartier, c'est quand on ne le peut vraiment faire qu'à son préjudice ; alors, quand on voit

qu'il n'y a point d'autre parti à prendre que de s'en défaire, on les regarde comme un butin qui embarrasse, qu'on ne peut ni garder avec soy, ni transporter ailleurs sans courir évidemment risque de sa propre vie ; on se défait donc de ces gens-là, puisqu'il faut s'en défaire, par les voyes les plus simples, les plus courtes, et en même temps les plus douces. C'est ainsi qu'en agissent toutes les nations les unes envers les autres dans toutes les guerres, les débats et les différens qu'elles ont entr'elles. Il n'a point fallu leur en faire aux unes et aux autres le commandement : quiconque est homme, porte gravez dans son cœur tous ces sentimens, qui le guident et le font agir selon les loix de l'humanité dans ces rencontres. Prenez garde à ce que je vais dire. L'homme, Priant ou non Priant, est toujours homme ; tant pis pour luy s'il n'est pas dans la bonne voye, tant mieux pour luy s'il y est. Que l'homme soit Priant, ou qu'il ne le soit pas il est toujours homme, c'est-à-dire un être vivant, bien différent du chien, du loup, du renard, du castor, de l'original et de tous les autres êtres vivans qui sont sur la terre. Rappelez-vous en quoy il diffère comme homme de toutes les autres bêtes ; il vous est facile de le faire, après m'avoir entendu tant de fois vous expliquer cette différence tirée du grand livre de la Prière. S'il faut que je vous la fasse encore aujourd'huy, j'en ressens d'avance une vraye peine : parce qu'en vous la faisant, il ne me sera pas possible, par rapport à ce qui vient tout récemment d'arriver parmi vous, de ne vous point faire sentir que vous êtes fort

an-dessous de ce que vous devriez être ; que dis-je ? que, quoique Priants, vous ne valez pas les nations non Priantes ; quoi encore ? que, pour peu que vous réfléchissiez dès à présent sur les indignes traitemens que vous continuez de faire à vos prisonniers, qui sont vos semblables, hommes comme vous, créés comme vous, à l'image du Grand Dieu, à sa semblance, vous vous mettrez vous-mêmes dans la nécessité de conclure que toutes les nations connues, Priantes ou non Priantes, qui entendraient parler des Mikmaques comme de gens qui traitent avec tant de cruauté et de barbarie leurs prisonniers, hommes comme eux, ne pourroient s'empêcher de les croire non-seulement pires que des bêtes féroces, mais encore de les regarder comme vraie engeance de diables. Je le répète : qui ne vous croira pas tels, en apprenant les horribles tourmens que vous faites souffrir à des gens dont le sort n'est déjà que trop à plaindre dès là qu'ils sont faits prisonniers de guerre. Mais, quand on saura de plus que cette nation qui se laisse aller à ces excès de cruauté, est une nation Priante, croyez-vous qu'on n'en sera pas dans une surprise et un étonnement inexprimables ? Comment, dira-t-on, est-il bien vrai qu'il y ait au monde sur notre terre un peuple Priant, un peuple qui professe ouvertement de suivre la doctrine et la morale de Jésus-Christ, aussi inhumain qu'on nous le dépeint envers ses semblables. Cela ne se peut ; autrement, disons qu'ils n'ont que le nom de Priants sans l'être effectivement ; disons plus, si ce qu'on nous rapporte de leur excessive cruauté est vrai,



qu'ils n'ont de l'homme que la figure, et que ce qui les anime tient de l'esprit infernal, et non de l'âme humaine ; ajoutons qu'une pareille race, si elle se trouve, doit exciter contre elle notre aversion, notre indignation, notre mépris, et que son nom doit être en exécration à tout le genre humain. O vous tous qui m'écoutez, vieux et jeunes, avez-vous des raisons qui justifient cette conduite que vous tenez envers vos prisonniers ? Produisez-les. En faisant brusler à petit feu les pieds et les mains de ces misérables ; en leur fourrant par force dans les oreilles, dans les narines, et dans les parties les plus sensibles, sans distinction de sexe, des os pointus ; en leur découvrant les vertèbres par les longues incisions que vous y faites, en les forçant de prendre et de tenir dans leurs mains des pierres toutes rouges et toutes pleines du feu d'où vous les tirez ; en appliquant sur leur estomac des lambeaux de graisse de loup-marin tirez de vos chaudières où ils rendent leur huile, en leur faisant distiller de cette huile toute bouillante goûte à goûte dans les yeux, pour leur éclaircir, dites vous, la vue ; paroles qui ne peuvent être que le langage d'une âme vraiment inhumaine, sanguinaire qui n'écoute ni pitié, ni raison, car c'est ainsi que plusieurs de vous m'ont souvent raconté qu'ils avoient fait ; je frissonnais d'horreur en les entendant me faire ces récits ; en démembrant impitoyablement de petits enfans que dans vos incursions nocturnes le long de la côte de l'Est vous enleviez ou du sein de leurs mères, ou de leur berceau ; en massacrant à coups de couteau, de

poïgnard, de casse-tête les hommes et les femmes que vous surpreniez de nuit dormant tranquillement dans leurs lits ; en emmenant avec vous de ces quartiers, quand vous le pouviez faire, de jeunes garçons et de jeunes filles, qu'ensuite vous livriez dans vos parties de débauche à vos jeunes gens, qui, selon vos intentions criminelles, les exposoient tout nus à vos yeux, qu'ensuite ils conduisoient hors de vos cabannes pour les aller attacher à des bres, où, après les y avoir attachés, ils les laissoient jusqu'à ce qu'ils vous eût plu, à vous autres vieillards, de prononcer sur le sort de ces malheureux ; il est remarquable que dans toutes ces occasions, il n'a paru dans vos paroles ni clémence, ni pitié, ni humanité, encore moins de justice. Avouez de bonne foi que ces traits ne font pas reconnoître icy l'homme, encore moins le Priant, cependant vous ne voulez pas qu'il y ait sur la terre d'autres êtres vivants qui méritent ce nom que vous seuls ; vous prétendez de plus être les seuls entre toutes les nations Priantes qui méritiez plus ce titre. Comment pourriez-vous soutenir ces deux prétentions, s'il arrivoit qu'on vous y obligeât ? Mais je reviens à ce que je n'ay quitté que pour un petit moment. Enfin après vous être donné tour à tour le grand calumet, vous affectiez de garder quelque temps un grand silence entre vous ; vos femmes alors partoient par le commandement que vous leur en faisiez par signe, qui étoit d'en décoiffer une d'entre toutes celles qui se trouvoient dans votre cabanne, et de jeter son bonnet dehors. Cela fait, le plus vieux d'entre vous

disait en chantant, ou annonçoit par signes ce que l'on devait faire de ces misérables, attachez hors de vos cabannes à des arbres. S'il prenoit son poignard et en touchoit sa tête et son ventre de la pointe, il faisait par là comprendre qu'il falloit leur lever la chevelure, et ensuite leur ouvrir le ventre, s'il se mettait dans la posture d'un homme qui vise avec l'arc ou le fusil à quelque objet, à quelque but, les jeunes gens concevoient qu'on les leur livroit pour qu'ils leur servissent de blanc. Si le vieillard paroisoit comme se donner de la pointe de son poignard dans différens endroits de son corps, vous entendiez par là qu'ils étoient laissez à la discrétion de vos femmes, qui ne tarديوient pas à être averties de cette résolution que vous aviez prise, et de ce présent que vous leur faisiez par un de vos jeunes gens que vous leur députiez aussitôt, chargé de votre part de vous rapporter le même bonnet de femme que vous aviez quelque temps auparavant jetté hors de votre cabanne. Alors il faisoit beau voir un troupeau de femmes et de filles venir à pas cadencez vous trouver pour vous témoigner par leurs chants, accompagnez de mille grimaces et de toute sorte de gesticulations ridicules combien elles étoient sensibles au présent que vous leur faisiez. Ces misérables une fois entre leurs mains, qu'en faisoient-elles ? Je n'ose le rapporter. Si ce vieillard faisoit semblant de se percer dans un certain endroit du corps que je ne nomme point, et affectoit en même temps de pousser un cri plaintif, comme le pousseroit naturellement quiconque se sentiroit effec-

tivement blessé de même, vous compreniez par ce signe qu'au lieu de vous rendre sensibles aux contorsions et aux cris de vos patients causés par les longs et cruels tourmens que vous alliez leur faire souffrir, il ne fallait qu'en rire, les contrefaire dans leurs cris lamentables, et chercher en eux des endroits par où vous pourriez encore leur faire sentir des douleurs plus aiguës ; pourquoy ? afin que par leurs nouveaux cris plus forts que les premiers, et par de plus violentes agitations de leurs corps, vous fussiez excités à leur insulter plus vivement du geste et de la voix. Ne dites pas dans tout ce que je viens de vous raconter, qu'il y a du plus ; dites qu'il y a du moins. Mais je n'ai pas encore fini, quoique je n'aye pas envie de tout dire. En éventrant des femmes enceintes qui avoient eu le malheur de devenir vos captives, comme il ne vous est que trop souvent arrivé de faire, comme aussi de boire le sang de ceux de vos prisonniers qui paroissent supérieurs à tous les maux que vous leur faisiez endurer, et que vous étiez pour cela, dites-vous, obligez d'égorger ; dites, qui vous inspireroit d'agir ainsi ? Etoit-ce le grand Dieu ? En me répondant, Oui, ne sentiriez-vous pas que ce seroit mentir bien formellement ? Rappelez-vous les idées que vous donne de cet être par excellence le grand livre de la Prière. Rappelez-vous surtout ces paroles qui en sont tirées, paroles sorties de la bouche de celui qui l'a pour Père ; paroles que cet engendré de toute éternité nous adresse, pour nous porter à imiter de notre mieux la bonté, la clémence, la miséricorde

dont cet Être grand et bon au-dessus de tout use à l'égard de tous les hommes justes ou injustes, Priants ou non Priants ; paroles que j'ai souvent eu occasion de vous citer, mais assez inutilement jusques à présent ; sur lesquelles je désire pourtant que vous fassiez aujourd'hui de sérieuses réflexions, eù égard aux atrocitez que vous venez de commettre. Jésus-Christ nous dit : Traitez tous les hommes de la même manière que vous voudriez vous-mêmes qu'ils vous traitassent. O homme sauvage, consulte maintenant ton cœur sur ces excellentes paroles sorties de la bouche du Sauveur. Il peut t'arriver, dans le cours de ta vie, de tomber quelque jour entre les mains d'une nation étrangère, dont tu n'as jamais ouï parler : dis de bonne foy, comment tu voudrois qu'elle te traitât ? Suppose, si tu veux, qu'elle t'est ennemie cette nation : diras-tu que tu n'en attends pas d'autre traitement que celui que tu fais à ceux de tes ennemis que tu as entre les mains. Si tu le dis, tu tire de ton cœur ce que le grand Dieu n'y a jamais mis ; tu prouve par là que tu as dépravé son ouvrage ; ta férocité t'aveugle, et tu ne conserves plus de l'homme que la figure. Cependant tu veux à quelque prix que ce soit être homme. Ecoute : je reconnois que tu es homme ; oui, j'avoue que tu l'es ; mais que tu ne l'es que comme le vin meslé d'eau est vin ; tu es homme comme moy par rapport aux deux êtres qui te composent, sçavoir ton Toy-même et ton âme. C'est de ce Toy-même et de cette âme joints, unis et mariez ensemble pour un temps, que résulte ton être d'homme.

Te voilà donc homme ; mais comment le prouves-tu à d'autres qui sont tes semblables, si ce n'est en leur faisant voir que tu en as comme eux les sentiments, les affections, les inclinations ; que tu sçais surtout faire usage de cette grande maxime que Dieu a gravée aussi bien dans ton cœur comme dans le leur ; que tu sçais, dis-je, en faire usage à la façon d'une être qui est vraiment homme et qui pense en homme, non autrement ? Or, pour qu'on te sache homme à n'en pas douter, il faut que tu commences par te conformer à cette loy que le grand Dieu a mise dans ton cœur. Je ne dis pas que tu t'appliques d'abord à chercher dans ton cœur si cette loy y est écrite, tu ne le sçaurois nier, si tu es homme ; appliques-toy plutôt maintenant à mieux écouter la voix du dedans de toy-même, tu ne sçaurois manquer par ce moyen de reconnaître que cette loy est en toy, née avec toy ; comment cela ? parceque tu es homme, né pour vivre avec les hommes qui sont tes semblables, et dont l'origine n'est autre que la tienne. Quand Jésus-Christ est venu d'en haut sur ce dessus de la terre que nous habitons, pour nous enseigner, et nous dire entr'autres choses ces belles paroles que je t'ay citées cy-dessus, ne penses pas que c'ait été pour apprendre aux hommes ce qu'ils n'avoient jamais sçu. Il est venu faire à cet égard vis-à-vis de nous, ce que toy, ce que moy, faisons tous les jours vis-à-vis de jeunes gens que nous voyons qui manquent à leurs pères et mères du côté de l'obéissance et du respect qu'ils leur doivent. Nous sçavons, et ils sçavent eux

mêmes indépendamment de la Prière, que tout ce qui est né homme a en soy cette loy écrite : Porte respect à ceux de qui tu sors par voye de génération, et obéisseur. C'est ce que nous leur disons aussi en termes exprès, mais moins pour leur apprendre ce devoir, que pour les en faire ressouvenir, et les porter par là à s'y conformer. De même Jésus-Christ est venu nous dire : Traitez tous les hommes de la même manière que vous voudriez qu'ils vous traitassent. Vous montrerez par là que vous êtes les enfants du Très-Haut, parce qu'il est bon aux ingrats même et aux méchants ; il fait lever son solcil sur les bons et sur les méchans, et fait pleuvoir sur les justes et sur les pécheurs. Soyez donc vous autres parfaits comme votre Père céleste est parfait. C'est sans doute, mes enfans, en traitant humainement nos semblables, Priants ou non Priants, étrangers ou non, ennemis ou amis ; en les aimant, en leur faisant tout le bien que nous pouvons, comme Dieu nous fait mille grâces dans le temps que nous sommes ses ennemis ; c'est sans doute en agissant de même que nous approcherons de cette perfection du Père céleste. Je n'ajoute rien à ce que je viens de vous citer icy. Vous l'entendez assez pour former dessus des raisonnemens qui aillent à la réforme de la conduite que vous tenez à l'égard de ceux qui ont le malheur et le grand malheur de tomber en temps de guerre entre vos mains. Remarquez seulement que cette conduite si irrégulière, si peu humaine, et par conséquent diamétralement opposée à l'esprit de celui dont vous faites profession de suivre la

doctrine ; que cette conduite, dis-je, une fois reformée sur ce que je viens de vous rapporter tout à l'heure, n'a rien d'opposée aux règles d'une bonne guerre ; vous devez comme moy le comprendre, c'est pourquoy je ne m'expliquerai là-dessus que quand vous l'exigerez.

Si vous m'avez suivi dans tout ce que je viens de vous dire, vous conclurez avec moy qu'il n'y a jamais eût que le démon seul qui vous ait poussez à commettre les excès dont je vous faisois il n'y a qu'un moment l'énumération. Avoir été portez à les commettre de vous mêmes, cela ne s'est pû : car le grand Dieu qui est votre créateur, que vous connoissez pour être tout bienfaisant, ne peut pas vous avoir formez avec de semblables inclinations. Voyez vous-mêmes d'où elles pourroient venir si vous reconnoissiez qu'elles vous sont naturelles. Ce qui m'étonne, c'est que vous recidivez, après avoir beaucoup de fois, et surtout au Port Toulouze, solennellement promis en présence du Gouverneur et de ses officiers, que jamais ces sortes d'actions ne se commettroient parmi vous ; que vous seriez désormais exacts à remettre tous les prisonniers que vous feriez entre les mains des commandans françois. Aujourd'hui je vois que j'ay très-justement lieu de vous comparer à un animal dont l'idée vous révolte, quand il m'arrive quelquefois dans mes prédications de le faire entrer à certains égards en comparaison avec l'homme. Le chien qui retourne manger ce qu'il a vomi, à qui peut-il ressembler icy ? Amendez-vous, réformez-vous, devenez plus hommes que vous ne l'avez fait voir jusqu'aujourd'hui, vous ne sçauriez

mieux prouver que vous êtes vraiment hommes, et en même temps hommes priants, qu'en vous rendant dociles à tout ce que je viens de vous dire. Si vous me faites connoître que vos cœurs ne se sont pas endurcis en m'écoulant, vous me faites par là espérer que tout va parmi vous aller de bien en mieux ; vous me faites en même temps abandonner pour jamais le dessein que j'avois de faire connoître par écrit à d'autres peuples, à d'autres nations, toutes les atrocitez cy dessus mentionnées, tous vos actes de cruauté du temps passé et du temps présent ; ces marques de docilité que j'attends de vous me font déjà d'avance faire les réflexions suivantes.

1° Je dois pour jamais me taire sur toutes vos inhumanités passées et présentes, parce que je ne serois pas bien aise, en supposant que j'eusse été moy-même capable d'en commettre de semblables, qu'on en informât le monde. 2° C'est qu'étant priant comme vous par la grâce du Grand Dieu, je connois que je suis obligé de vous aimer comme moy-même pour l'amour de luy, par conséquent de soustraire aux yeux du monde cette multitude effroyable d'actions cruelles et inhumaines tant de fois commises et par vos pères et par vous. N'est-il pas vray que si je vous aime en vray Priant, je dois avoir pour vous ces égards ? 3°. Ce n'est pas seulement parce que je suis Priant comme vous, et votre frère par le baptême, c'est que de plus je suis par la Prière votre Patriarche, et votre père ; par là même vous êtes tous devenus mes enfans, et je vous regarde comme tels. Que ne dois-je pas encore faire pour vous en cette qualité ? Mais en

m'abstenant de tenir mémoire de tous vos forfaits, n'est-ce pas vous prouver que je vous aime en père ? Je ne veux pas que ce qui vous terniroit, et vous rendroit infailliblement odieux chez toutes les autres nations, parvienne à leur connaissance. Voilà comme je prends vos intérêts à cœur, à la façon d'un bon père, qui, ayant luy seul connoissance de certains traits de la vie de ses enfants qui les rendroient infâmes aux yeux du public s'il en étoit instruit, se donne bien de garde de les révéler ; en persistant à demeurer avec vous, comme vous voyez que je fais, quoique j'y aye souvent couru risque de perdre bien misérablement la vie, surtout trois fois : vous en souvient-il ? une fois dans la Rivière de Sainte-Marie, derrière Nalkitkonneich, une autre fois dans le chemin qui conduit de Louisbourg à la Grande Batterie, et une troisième à Marigaouèche, notre ancienne mission ; quoique vous ne cessiez de me donner presque tous les jours de vrais sujets de mécontentement en mille manières, surtout par votre furieux acharnement à l'eau de vie, dont vous aimez tant à vous enivrer, que vous n'en manquez par les occasions autant de fois que vous les trouvez. Vous ne les attendez pas, ces occasions ; vous les cherchez au péril de votre vie, et au prix de ce que vous avez de plus cher au monde, qui est sans contredit le salut de votre âme. De là qu'arrive-t-il ? mille désordres parmi vous, sur lesquels je vous ay tant de fois fait de très-sérieuses remontrances, celui-cy entr'autres, qui est de vous jeter les uns sur les autres comme des furieux

et des enragez, de vous mordre et de vous écharper à coups de couteau, de vous porter réciproquement de si rudes coups de têtes, de poings, de pieds, au ventre, qu'il n'est que trop ordinaire de vous en voir cracher le sang jusqu'à la fin de vos jours, qui sont considérablement abrégés et par ces excès que vous faites de boissons enyvrautes, et par ces mauvais traitemens que vous ne pouvez manquer de vous faire les uns aux autres, aussitôt que par l'yvresse vous êtes devenus bêtes féroces, car c'est ainsi que vous métamorphose l'eau de vie, quand vous en avez trop pris. Ne doutez pas qu'en vous opiniâtrant dans la violente passion que vous avez pour cette liqueur ; vous ne précipitiez vos jours, et qu'en même temps vous ne vous prépariez un sort des plus malheureux pour l'avenir. Dieu sçaura vous payer selon vos œuvres.

Dites donc maintenant en gens qui ne sçavent ce que c'est que de produire leurs pensées avec déguisement, qu'il faut que ce que j'ay dans le cœur d'amour, de tendresse, d'attache, d'affection pour vous, soit bien fort, comme vous le voyez, puisque malgré tout ce détestable train de vie que je vous ay toujours vû mener sans relâche, malgré tous les outrages que l'on m'a faits parmi vous depuis que je suis votre Patriarche, malgré tous les mauvais tours que vous m'avez déjà jouez, et que vous ne discontinuez pas de me jouer autant que vous le pouvez, malgré toutes les peines que vous sçavez que je me suis données, et que je me donne encore de vous instruire à la science de la grande affaire, sans pouvoir réussir à vous faire aimer

P'étude; puisque, dis-je, malgré toutes ces choses et tant d'autres que j'obmets, qui auroient dû pour toujours me rebuter et me dégoûter absolument, j'y reste néanmoins, et me sens de plus dès à présent déterminé à plutôt aimer à finir mes jours au milieu de vous que partout ailleurs où je pourrois plus gracieusement les finir, et avec plus de tranquillité. Il n'est pas possible qu'avant de mourir je ne reçoive de vous de grands sujets de consolation, je pense que tel doit être le fruit de ma longue patience, fruit que Dieu fait meurir dès à présent dans vos cœurs, qu'il fera sans doute parvenir à maturité avant que la mort me sépare de vous. J'en goûterai donc de ce fruit: qui d'entre vous oseroit me dire que je serai frustré dans mon attente?

Je vous ay parlé cy-dessus des Anglois, qui assiègent maintenant Louisbourg: il est nécessaire que vous et moy mettions une seconde fois tout en œuvre pour pouvoir nous y rendre; que nous emmenions avec nous ce vieillard anglois que vous avez pris depuis huit jours, et qui par bonheur est encore en vie, quoiqu'entre vos mains. Peut-être serons encore obligez de revenir sur nos pas; il m'importe, il faut faire en sorte que ce prisonnier passe jusqu'à la ville à quelque prix que ce soit, parce qu'on pourra en tirer là par interprète quelque connoissance avantageuse. S'il nous est pas possible de pénétrer jusques-là, et que nous apprenions que le détachement de françois qui doit se rendre incessamment à Miré, y est actuellement, nous irons le joindre. Il faut

penser avant toutes choses à vous réconcilier dès maintenant au Seigneur par une humble et sincère déclaration de vos fautes que je vous exhorte à faire au plutôt à son ministre ; bien entendu que vous devez commencer par marquer à Dieu un vif repentir de l'avoir offensé. Purifiez d'abord vos consciences par ce sacrement. Marchez ensuite, sans que rien soit capable de vous arrêter, à la défense d'une ville que notre prince Louis XV votre Père a fait exprès bâtir sur cette Isle pour mettre par cette précaution tous ces pays-ci à l'abry des insultes, des incursions et des ravages que viendroient souvent sans cela faire des nations non Priantes. Voyei, mes enfans, voicy le moment venu de vous signaler en zèle, en valeur, et en obéissance ; en zèle pour votre Prière, dont ceux qui maintenant nous assiègent sont les ennemis jurez ; belle occasion aujourd'hui pour vous de faire voir que vous sçavez effectuer ce que vous avez solennellement promis par la bouche de vos parrains et marraines lors de votre baptême. Vous dites alors, un peu avant qu'on vous versât l'eau de salut sur la tête : Non je ne manquerai jamais à la grâce que Jésus-Christ va me faire par ce sacrement de croire et de prier ; je serai fidèle croyant et Priant ; jusqu'à ma mort, toujours obéissant et soumis au Grand Patriarche qui tient sur la terre la place du Sauveur.

Je regarde, mes enfans, ce temps-cy comme un vray temps de séduction ; c'est pourquoy je vous tiens ce langage. Cependant je sçay que vous n'êtes pas des gens à vous laisser séduire à cet égard ; j'ay au moins

cette consolation d'avoir appris et de savoir par moi-même que depuis que vous êtes incorporés dans l'assemblée des Priants, pas un seul de vous n'a encore prêté l'oreille à aucune Prière étrangère. J'ai connoissance que depuis que vous êtes Priants par la grâce du Grand Dieu qui s'est servi du Roy très-Priant votre père pour vous faire annoncer la parole de Jésus-Christ, vous êtes jusques à présent demeurez constans, fermes et inébranlables dans les sentimens de vrais Priants, quoi qu'on vous ait plusieurs fois sollicités en mille manières à en prendre d'autres. Que n'a-t-on pas étalé à vos yeux en étoffes de toute espèce, de toutes couleurs, en rubans, en toiles, en galons d'or et d'argent, en armes, en vivres, en boisson même, pour venir plus sûrement à bout de vous faire abjurer la prière ? Outre tout ce que l'on vous proposoit d'accepter, quelles flatteuses promesses ne vous faisoit-on pas encore pour l'avenir ? Voyci comme raisonnoit le séducteur : le sauvage est tout nud, et il a faim, offrons-lui gracieusement de quoy se vêtir, et de quoy manger ; le sauvage aime beaucoup les étoffes de couleur rouge et bleue, il aime plus les fines que les grosses, il est extrêmement amoureux des toiles les plus blanches, des chemises faites de ces toiles et garnies de larges dentelles l'enchantent, les armes à feu neuves et luisantes le charment, et quand il se voit la tête couverte d'un beau chapeau bordé, et sur le corps une couverture écarlatine bordée d'un ruban de couleur éclatante, avec des mitasses aux jambes brodées de rassades sur leurs bords, l'air de

son visage, sa façon de marcher annoncent alors que de toutes les parures aucune ne lui plaît plus que celle-cy : croyez-vous qu'en le mettant à même de toutes ces choses, ce ne seroit pas le vray moyen de le bien disposer à faire tout ce qu'ensuite nous pourrions exiger de luy ? Mais il y a à observer, continue le séducteur, qu'en traitant le sauvage de même, nous ne devons luy faire envisager de notre part que le pur désir de l'assister dans son indigence, nous devons paroître sensiblement touchés de sa misère, nous devons même la luy exagérer, et toujours affecter d'y prendre plus de part que personne au monde. Ce ne sera certes pas de luy dire : Mon frère, si tu veux prier comme nous, tu es à même de te procurer parmi nous tous tes besoins, toutes tes aises. Un pareil propos de notre part pourroit peut-être luy faire naître ou des idées de défiance, ou le désir de se vendre plus cher qu'il ne vaut, et que nous ne voudrions l'acheter ; car que vaut le sauvage, je vous le demande, laissé à luy même ? Ce n'est qu'en le tenant une fois sous notre domination, qu'on pourroit malgré luy le réduire à un genre de vie bien différent de celui qu'il a mené jusques à présent. Nous avons des colonies, et dans ces colonies plusieurs Isles qui restent incultes faute de monde que nous n'avons point pour y mettre. En supposant que cette nation-cy se laissât gagner par ce que nous nous proposons de luy dire et d'étaler à ses yeux, ne pourrions-nous pas par la suite nous en rendre tellement maîtres que nous l'obligeassions de gré ou de force d'aller habiter ces Isles sous le com-

mandement de gens choisis exprès qui sçauroient bien les rendre laborieux, cultivateurs? que ne fait-on pas des nègres dans les Isles chaudes? Mais, me direz-vous, ces gens-là transférez de leur pays natal dans un autre d'une température toute différente n'y vivroient jamais; bien loin de là, vous les y verriez mourrir à mesure qu'on les y débarqueroit. A cela je répons qu'il seroit fort à souhaiter que nous les vissions dès aujourd'hui tous jusqu'au dernier d'eux, expirer de cette sorte, à peine d'être nous-mêmes obligez de leur servir de fossoyeurs. Ne voyez-vous pas que cette nation une fois éteinte, nous restons alors paisibles possesseurs de tous ces pays-cy? au lieu que tant que nous ne nous mettrons nullement en peine d'user de quelque stratagème pour les attirer à nous, et nous les soumettre au point d'en pouvoir faire ce que nous voudrons, ces animaux à figure humaine ne cesseront de nous causer du trouble et de l'inquiétude. Ne m'objecterez-vous point encore que toutes ces terres-cy, et beaucoup d'autres sur lesquelles nous nous sommes établis, paroissent plus leur appartenir qu'à nous? S'il s'agit maintenant d'en venir à cette discussion des droits respectifs, j'aime tout autant à vous entendre me dire: Ou soumettons-nous à ce troupeau d'animaux pour en faire nos maîtres, ou retirons-nous de leurs forêts. Cet examen, croyez-moi, ne doit pas présentement nous occuper. Envisageons plutôt tous ces sauvages-cy comme une espèce particulière de fort mauvais animaux, dont il est absolument nécessaire que nous purgions la terre sur

laquelle nous nous trouvons actuellement établis. C'est ainsi qu'un de nos rois fit autrefois exterminer tous les loups jusqu'au dernier, dans le pays d'où nous sortons. Ou disons, si vous voulez, qu'eu égard à leur petit nombre, ils doivent recevoir de nous la loy. Cependant il est avant toutes choses à propos de ne pas négliger notre premier projet, qui est de nous appliquer à gagner cette nation en luy faisant d'abord de plus riches présents en qualité et en quantité qu'on ne luy en fait dans les colonies françoises, à la mettre dans nos intérêts par des dépenses réitérées, à ne pas manquer à luy promettre encore au-dessus de ce qu'on luy donne pour l'avenir; ces sortes de promesses ne s'effectueroient de notre part qu'imparfaitement, mais en partie, si nous réussissons à leur faire perdre le goût de leur prière; ce qui ne se fera pas si vite, mais avec le temps. Je ne trouve rien de plus propre à nous faire réussir à cet égard, quand nous nous les serons une fois rendus familiers, que de ridiculiser tout ce que nous leur verrons faire parmi nous d'actes de leur prière, ce qui nous donnera aussi occasion de parler de leurs prêtres missionnaires comme de gens qui les dupent, qui les trompent, qui les leurent, et qui ne leur ont été envoyez qu'exprès pour les empêcher de jouir de la liberté de penser comme nous, par exemple, et comme tous les autres hommes; nous pourrons encore ne pas inutilement leur faire quelques portraits de la vie privée de ces mêmes missionnaires parmi eux. Comme j'ay oui dire que cette nation étoit non seulement extrêmement encline à médire,

mais encore extrêmement portée à croire tout ce qu'elle entendoit dire de mal sur le compte d'autrui, je pense que nous ne ferons pas mal de profiter de ce foible qu'on luy connoît, en leur débitant des histoires vrayes ou fausses, toujours telles qu'elles tendent à leur rendre odieux les objets qu'ils chérissent, et surtout à les dégoûter de leur Prière. S'agit il icy de tant faire les scrupuleux sur le choix des moyens que nous voulons prendre pour arriver à notre fin ? c'est dans d'autres conjonctures que se montrera plus à propos notre délicatesse de conscience. Enfin à tout ce que nous nous sommes proposez d'étaler à leurs yeux, ajoûtons-y l'eau de vie ; il n'est pas nécessaire de vous dire que le plus sûr moyen de les subjuguier est celui-là, car vous sçavez aussi bien que moy, que quand l'odeur de cette liqueur a saisi leur odorat, ils ne sont plus maîtres d'eux-mêmes ; à quelque prix que ce soit il leur en faut, non pas pour en boire raisonnablement et avec modération, mais toujours sans mesure et avec excès, jusqu'à ce qu'enfin ils en perdent la connoissance et le mouvement ; alors cet état est pour eux de tous les états le plus heureux où ils puissent se trouver. Il ne faut pas craindre, continue toujours le séducteur, que du côté des femmes de cette nation nous ayons de nouveaux obstacles à vaincre ; elles ont toutes les mêmes passions que les hommes. Elles aiment le tabac et l'eau de vie tout comme eux ; il n'y aura qu'à seulement ajoûter à la montre que nous devons faire, des miroirs, des couteaux, des aiguilles, du vermillon et de la rassade.

Vous savez, mes enfans, que c'est ainsi qu'on a cherché plusieurs fois à vous séduire ; mais toujours en vain. Quel affreux et dégoûtant portrait ne fait-on pas de vous icy ? voyez quelle désavantageuse idée se formeroient de vous les autres nations entre les mains de qui tomberoit ce tableau qu'on a prétendu donner de la nation mikmaque ? avez-vous jamais donné dans le panneau de ceux qui vous dépeignent ainsi, pour qu'il y ait fondement à les croire ? Je veux bien que vous soyés excessivement amateurs de tout ce qu'ils disent, que vous soyez excessivement passionnés pour la guildive ; mais avez-vous été tellement amateurs des belles étoffes, des galons d'or et d'argent, des larges dentelles, des calemandes de couleur éclatante, des chapeaux bordez, des belles vestes brodées, des chemises garnies les plus fines, de la guildive même, qu'il vous soit arrivé de faire pour toutes ces choses ce que fit autrefois Judas Iscariote pour trente pièces d'argent ? Je ne sais plus m'exprimer, mes enfans, sur la triste idée qu'ont de votre nation ceux qui pensent qu'immmanquablement ils vous auront par ces voyes. Est-ce ainsi qu'en France chez Louis notre Roy votre Père on a pensé ? y a-t-on eü les mêmes idées, les mêmes vûes à votre sujet qu'avoient alors et qu'ont encore aujourd'hui vos ennemis et les nôtres ? Quand on annonça pour la première fois au Roy très-Priant qu'on avoit découvert dans toutes ces contrées-cy différentes nations qui ne connoissoient point le Grand Dieu, ni son envoyé par excellence, le party fût aussitôt pris de vous envoyer de sa part et

en son nom des Patriarches, qui, après avoir travaillé fortement à apprendre toutes vos langues, s'appliquassent à vous instruire de tout ce qu'il faut absolument croire et faire pour mériter de voir et de posséder le Grand Dieu dans le séjour de sa gloire après avoir quitté ce pays de mort que nous habitons. Quand quelque temps après on eût appris au Roy votre Père, que l'on vous avoit trouvez très-disposez à écouter les vérités du grand livre de la Prière; que plusieurs de vous avoient déjà reçu le Baptême de Jésus-Christ, et qu'il ne se passoit presque pas de jours que quelqu'un parmi vous ne le reçût; le Roy très-Priant pensa alors à vous prendre tous tant que vous êtes sous sa protection royale; c'est ce qui fait que d'abord il voulut et ordonna que l'on ne cessât d'entretenir au milieu de vous des Patriarches; que l'on vous fit bâtir des Eglises pour vous y assembler, vous y faire prier; y rendre vos enfans Priants par le Baptême, vous y faire participer au Grand Bienfait, y recevoir la déclaration de vos fautes toutes les fois que vous voudriez la Pénitence; y offrir tous les jours à Dieu le Grand Bienfait pour nous vivants et pour le soulagement des âmes de nos frères Priants après leur décès; enfin pour y lier indissolûblement au nom de Dieu et aux pieds de sa table sainte, l'homme et la femme qui se prendroient mutuellement pour vivre ensemble. Il s'agissoit alors, mes enfans, de vous faire connoître ce qui vous intéressoit le plus; je veux dire, toutes les grandes vérités renfermées dans la Prière, qu'il vous importoit nécessairement de

sçavoir ; autrement vous fussiez toujourns restez dans l'impossibilité de parvenir après votre mort à la jouissance des véritables biens. Ces premières attentions pour vous de la part du Roy votre Père sont seules capables de captiver vos cœurs. Une seconde attention du Roy votre Père, après avoir suffisamment pourvû au bien de vos âmes, fut d'ordonner que l'on vous conservât votre païs, que l'on vous y laissât libres, maîtres de vos volontez, tranquilles ; que vos rivières à castor et à saumon, que vos montagnes où se tiennent d'ordinaires les originaux et les karibous pendant l'hyver, qu'en un mot tous vos endroits de chasse et de pêche ne fussent fréquentez que de vous seuls. Que les grands officiers envoyez de sa part pour commander dans toutes ces contrées-cy, vous protégassent spécialement, et vous fissent trouver, dans ce païs extrêmement d'ur que vous habitez, les moyens de mener une vie plus conforme à ce que le Grand Dieu vous a fait être en vous créant ; que ces mêmes officiers vous visitassent de temps en temps pour sçavoir au vray l'état et les dispositions où vous vous trouveriez alors par l'exposé que vos chefs seroient priez d'en faire dans vos assemblées, afin que ces mêmes officiers commandans en püssent rendre un fidèle compte au Roy votre Père ; qu'enfin au nom et de la part du Roy très-Priant ils vous distribuassent eux-mêmes des présens par chaque été, non jusqu'à un certain nombre d'étéz révolus, mais par chaque été pour toujourns ; car ces bienfaits partent d'une source intarissable, ces présens qui vous sont faits

ne sont pas pour vous séduire, vous le savez, et vous le savez si bien que toutes les fois qu'il s'agit de vous distribuer le présent du Roy, on vous donne auparavant un festin, pendant lequel vous buvez trois fois à la santé du Roy votre Père. Chaque fois que vous prenez la coupe à cette intention, que vous dit alors l'officier commandant ? que vous dit le Patriarche ? Souvenez, mes enfans, vous dit-on, d'user modérément de la liqueur que vous prenez. Elle est, sans doute, aussi bien faite pour vous que pour nous, tant qu'elle n'est pas prise avec excès. L'intention du Roy votre Père, à qui vous êtes chers, et qui veut votre conservation, n'est donc pas que vous en preniez trop. Souvenez-vous, mes enfans, que ce que vous allez boire, pris avec excès, ne peut causer parmi nous que beaucoup de désordres. Vous êtes tous Priants, par la grâce de Dieu, veillez dans ce moment sur vous-mêmes. Voilà, mes enfans, ce que l'on vous dit au commencement de votre festin, paroles qui doivent vous faire comprendre, toutes les fois qu'elles vous sont adressées, que si vos âmes et vos corps ne nous étoient pas chers, que si nous ne voulions pas vous conserver et pour le temps et pour l'éternité, que si nous voulions agir avec vous à la manière de ceux qui ne cherchent qu'à vous séduire surtout par cette voye, nous ne prendions nullement la peine de vous les adresser dans ces circonstances, que dis-je ? nous vous exciterions au contraire à commettre des excès en ce genre. Mais qui de nous Priants est capable de le faire, sinon celui qui n'en a précisément que

l'apparence? Ces présens vous sont donc faits pour vous prouver cet amour paternel que le Roy très-Priant a constamment pour vous. Vous avez vû qu'en temps de paix on n'a cessé de vous les faire aussi bien qu'en temps de guerre ; parce que la tendre affection du Roy très-Priant pour vous ne dépend pas de la différence des temps. Il a une fois dit qu'il vous adoptoit pour enfans : c'en est fait, vous avez pour jamais en luy un véritable Père, vos intérêts seront toujours les siens, il ne discontinuera pas de vous faire sentir les marques de sa bonté pour ce qui concerne les besoins tant de vos âmes que de vos corps. Voicy ce que vous a valu la docilité de vos cœurs, dont le rapport fidèle luy a été fait. Voyci ce que vous procure cette constante fidélité avec laquelle vous vous êtes toujours jusques à présent conformez aux desseins et aux vues qu'il a sur vous. O ! que j'aime à me rappeler ces beaux endroits de votre vie, où je vois que votre amour pour la Prière, et vos sentimens de reconnoissance pour tous les bienfaits que vous avez reçus du Roy votre Père, vous ont jusqu'aujourd'huy tellement dominez, qu'il n'a pas encore été possible à aucune nation non Priante de vous faire changer de disposition à ces deux égards. Ceux qui les savent comme moy, ces beaux endroits de votre vie, en ont conçu pour vous un amour et une estime des plus grands. Quand, parmi les nations Priantes, on lit des lettres envoyées de ces pais-cy, dans lesquelles on apprend qu'il n'y en a pas encore eû un seul de tous tant que vous êtes de Mikmaques dont le cœur se soit

laissé séduire par une nation non Priante qui met déjà depuis longtemps tout en œuvre pour vous attirer à elle, et vous obliger par là à ne plus être membres de cette sainte assemblée, hors laquelle il n'y a point de salut, sçavez-vous ce qu'on dit ? le voyei. Il s'est vu autre fois des Priants qui après avoir généreusement confessé la Prière au milieu de cruels et de longs tourmens, se rendoient facilement aux volontez de ceux qui, n'ayant pu ébranler leur Foy par les supplices, entreprenoient de les caresser, de les cajoler, de leur faire des présens, et de les flatter par mille belles promesses qu'ils leur faisoient. Il étoit assez ordinaire aux ennemis de la Prière de réussir par cette voye de séduction. En effet, de tous les moyens dont on puisse se servir pour parvenir à faire telle impression qu'on voudra sur le cœur humain, il n'y en a point de plus efficace que celui-là. Mais nous lisons icy que cette nation mikmaque représentée cy-devant dans différents écrits comme nation extrêmement grossière, presque incapable de concevoir un souverain être qui tient en sa main tout l'univers, et par conséquent encore moins capable de connoître qu'il y a dans chaque individu de son espèce une ombre qui ne connoît point la mort ; que cette nation si légère, si inconstante, si volage, si peu capable de réfléchir (car c'est ainsi qu'on nous l'a ci-devant dépeinte), depuis qu'elle s'est donnée à Jésus-Christ par le Baptême, n'a pas cessé depuis ce temps-là de constamment persévérer dans ce party qu'elle avoit une fois embrassé, jusques aujourd'hui, malgré tout

ce que certains ennemis de la Prière ont employé de ruse et d'artifice pour le luy faire abandonner. Bien plus nous apprenons que le souvenir de ce bienfait qu'ils ont reçu du Grand Dieu par le canal du Roy de France, leur est toujours si cher, et tellement présent, que conséquemment ils préféreroient d'être démembrés tout vivants, plutôt que de manquer à luy être fidèles et obéissants en tout ce qu'il luy plaît d'exiger d'eux.

A ces derniers mots je suis interrompu par toute l'assemblée, qui se lève tout à coup, et me dit tout d'une voix : " Oni, mon Père, nous sommes serviteurs du Roy jusqu'à la mort, nous sommes bien aises de t'interrompre pour te le dire du fond de nos cœurs. Nous sortons tous dès ce moment d'icy pour mettre au plutôt nos fusils, nos casse-têtes et nos poignards en état de nous servir ; après quoi nous partons tout de suite pour aller joindre nos frères commandez par Marin, qui, comme tu nous l'as dit, sont peut-être déjà rendus sur cette Isle. Nous allons d'abord joindre le détachement des François qui nous attend dans le chemin de Miré. Croy fermement que nous ne reviendrons pas icy sans que nous te donnions des preuves suffisantes du zèle qui nous anime tout pour le service du Roy notre Père. Quoique nous ne soyons pas dignes d'entrer dans l'Eglise, donne-nous cependant d'y entrer ce matin pour assister à la messe pendant laquelle nous désirons ardemment de nous recommander à Jésus-Christ qui s'y offre pour nous à Dieu son Père. Ne rejette pas cette prière que nous te

faisons. Nous jurons en présence de celui qui voit tout, et devant toy, que nous ferons notre possible pour nous conformer à toutes les excellentes règles de conduite que tu nous viens de donner. Dès maintenant nous vouons à Dieu de ne pas approcher de nos lèvres la moindre goutte d'eau de vie tant que durera le siège de Louisbourg, et de t'amener tous ceux des ennemis qu'en chemin faisant nous pourrons faire prisonniers. A notre retour, tu trouveras en nous des cœurs tout disposés à recevoir la pénitence que tu voudras alors nous imposer. Nous partons, mon Père ; nous te laissons avec nos vieillards, nos femmes et nos enfans. Prie pour nous."—Je leur répondis sur le champ : Les bonnes dispositions où je vous vois maintenant m'engagent à vous accorder la grâce que vous me demandez. Je vous donne à tous le baiser de paix ; allons de ce pas tous ensemble prier."—" Mais, mon Père, me dit un des vieillards avant que nous fussions sortis de la cabanne, permets-tu aussi aux femmes d'entrer avec nous ? les voilà toutes qui t'attendent à la porte de l'Eglise ?"—Non, luy dis-je, elles n'y entreront pas que je n'entende de leur bouche qu'elles renoucent pour jamais à l'eau de vie, et au droit qu'elles s'arrogent sur les prisonniers que vous leur livrez ; ce ne sera qu'en votre absence que je leur proposerai ces deux conditions." Le vieillard se dépêcha d'aller devant nous rendre en mêmes termes aux femmes ce que je venois de luy dire. Elles ne quittèrent pas pour cela leur poste, elles m'attendirent à la porte de notre petite Eglise faite de perches de sapin, entourée et

couverte par dehors d'écorces de bouleau que l'on nomme icy bergamots. Lorsque je fus arrivé jusqu'à elles, je m'en vis tout subitement entouré; elles me dirent toutes ensemble les larmes aux yeux: Quoi mon Père, il n'y a point pour nous de baiser de paix?" Je leur répondis pour m'en débarrasser au plutôt: "Vous sçavez ce que je vous ai déjà fait dire; quand les guerriers seront partis, je vous écouterai, et vous m'écouteriez aussi: tenez-vous icy, n'entrez pas; occupez-vous pendant tout le temps de la messe à demander au Grand Dieu qu'il vous pardonne par Jésus-Christ son fils; que qui que ce soit de toutes ce que vous êtes icy de filles et de femmes ne s'avise pas d'entonner aucun chant, tandis que je serai à l'autel." Je leur fis cette défense exprès pour qu'elles comprissent que ce jour-là était pour elles un jour de deuil. Il est bon de dire ici que nous permettons aux filles et aux femmes de chanter alternativement avec les hommes dans tous nos offices: 1°. Afin que rien parmi eux ne se perde de tout ce que nous leur avons appris; c'est aussi ce que les filles et les femmes, qui sont plus sédentaires que les hommes et beaucoup plus portées qu'eux à apprendre tout ce que nous leur enseignons, ont grand soin de répéter souvent à leurs enfans, soit en chantant, soit en récitant conjointement avec eux ce qu'elles entreprennent de leur mettre dans la mémoire, et cette liberté qu'elles ont de chanter à l'église, fait que leurs enfans les y suivent, les y entendent, et se mettent par là bientôt en état de faire comme elles. 2°. De ce que les femmes

AVIS.

La règle qui exige de verser à l'avance le montant de la souscription, aux "*Soirées Janadiennes*" est invariable et sans exception.

Les livraisons ne sont expédiées qu'à ceux qui ont payé leur abonnement **UNE PIASTRE.**

Les séries de 1861 et 1862 sont en vente, brochées ou reliées, à volonté, chez les soussignés.

BROUSSEAU FRÈRES,

Québec, Rue Duval, No. 7